

# Face à l'éternité de la mort

Nicolás Román Borré

*Comme une mer baignant l'île ensoleillée de la vie  
Jour et nuit la mort dit sa chanson infinie.*

Rabindranath Tagore



Paris s'éveille recouvert de givre, une fine tunique blanche habille le gazon et le parebrise des voitures attend que l'on vienne enlever le voile qui l'aveugle. Sur l'hippodrome de Longchamp la température descend au-dessous de zéro et la capitale française bat le record de froid enregistré dans les derniers jours du mois de mai 1887.

« En avril ne te découvre pas d'un fil, mais en mai, fais ce qu'il te plaît ». Le dicton a tout l'air d'une blague de mauvais goût en ce printemps gelé. Me souvenant de cet adage, j'observe avec stupéfaction des lignes perpendiculaires que trace une tempête de grêle à l'est de la région parisienne.

Je me suis engagé dans un étrange périple : en cinq jours, je dois passer des examens à Lille, Paris et Orléans, mais je dois aussi me rendre à Marne-la-Vallée, Rosny-sous-Bois et Pantin. Tous ces itinéraires et toutes ces cartes qui se croisent et se recroisent, ont leur épiceutre dans la Ville lumière avec une visite prévue de longue date au cimetière de Montparnasse.

Mais entre les trains que je dois prendre, les changements de ville, le temps consacré à l'étude et malgré les tentatives infructueuses d'éviter le stress, je n'ai pas pu aller sur la tombe de Julio Cortázar. Encore une année de passée – me dis-je –, voilà une décennie que je suis en France et je n'ai toujours pas fait cette visite au cimetière du sud. Quelle honte ! J'ai ouvert la bouche, sorti la langue et laissé les petites gouttes de Rescue me transporter dans l'univers de Morphée.

Mais le sommeil ne venait pas. Quand on se trouve dans un petit hôtel des environs d'Orléans, l'insomnie peut être quelque chose de terrible. J'ai compté des brebis, des chiots, des chats, des ânon, j'ai même aussi compté les rectangles au plafond. J'ai imploré le ciel, rien n'y a fait, les yeux de chouette continuaient à m'accompagner comme dans un bois illuminé par la pleine lune.

J'avais les yeux pochés d'un boxeur de troisième série, de ces types qui se donnent des gnons sans chiqué, mais que les gens croient simulés. Je devais vraiment avoir un air effrayant, exactement comme les méchants dans les films de Chaplin, le visage maquillé de noir pour exagérer leur perversité.

Il n'est rien de plus dépassé que de regarder par la fenêtre d'une auberge située au bord d'une route. Plus rien n'existe, aucun paysage, aucun arbre. On ne peut même pas reconnaître les voitures... on voit une lumière qui s'approche, et vroom ! Elle est déjà passée. L'imagination n'arrive pas à inventer une histoire, impossible de concevoir un court-métrage, d'écrire quelque paragraphe ni d'imaginer des visages ; c'est le vide, le néant.

L'aurore avançait sans pitié. J'avais la main gauche collée au menton comme par une ventouse, mon poignet s'ankylosait. Et puis finalement, mon cerveau – ou quelqu'un – m'a dit quelque chose ; quelque chose d'intéressant : « Change ton billet et va-t'en à Paris ».

Je suis arrivé à la capitale avec plusieurs heures d'avance et je suis descendu à la gare d'Austerlitz. La seule chose que j'avais prévue ce jour-là, c'était de déjeuner dans un restaurant végétarien de la rue Bichat. Mais maintenant Chronos était avec moi. Je pouvais aller me prosterner devant quelques sépultures. Joie passagère. J'ai vite senti que la fatigue me donnait une forte migraine, que les nerfs en pelote m'usaient et que l'excès de calmants rendait ma perception irréaliste. Tout paraissait défiler au ralenti et je voyais les contrastes de la ville déformés comme les décors de l'expressionnisme allemand.

Même si beaucoup le nient, il y a de la misère à Paris. En sortant du quai de la gare, une femme portant un enfant cherchait son déjeuner dans les poubelles ; une main désespérée mendiait vainement une pièce de monnaie et il y avait au-dessus d'elle, une affiche géante du film *Le Joli Mai* de Chris Marker pour souligner l'absurdité de la situation. J'ai pris les escaliers du métro et au tourniquet, deux pickpockets s'en donnaient à cœur joie aux dépens d'une touriste japonaise ; au fond du couloir, un homme et sa chienne avec six chiots tremblaient de froid à l'unisson ; ému, je les regardais impuissant.

J'ai continué ma marche. L'écho d'un bandonéon inondait les couloirs du métro et j'ai eu l'impression d'avoir été transporté quelques instants à Buenos Aires avec Astor Piazzolla. Mais le rythme s'est accéléré, la mélodie tzigane des Balkans m'a

fait passer du *Río de La Plata* à la musique que le cinéaste Émir Kusturica insère dans ses productions. Dans le wagon du métro, je vois un monsieur qui est le sosie de Slash, sans sa guitare, mais avec un chapeau de cuir, des cheveux longs et un sweater de Led Zeppelin. Je me demande si c'est vraiment lui et regarde de tous côtés, mais on dirait que personne ne s'en est aperçu ; les passagers lisent sur les tablettes électroniques et leurs *smartphones* ; tout le monde est connecté... je reste dans mon état *unplugged*, ou plutôt à la dérive ?

Je vérifie le plan pour m'assurer de l'itinéraire jusqu'à la station Raspail, quand je sens soudain que quelqu'un m'observe – cette sensation indescriptible d'un poids sur la nuque –, je me retourne et mes yeux croisent directement les étoiles couleur amande d'une jeune fille. Mais, feignant l'indifférence, elle reprend la lecture du livre *L'homme qui voulait être heureux* ; quel joli titre, me suis-je dit, et levant la tête, j'ai vu derrière elle les boucles dorées d'une femme qui tournait son visage contre les portes, c'est à peine si son nez rougi laissait deviner des sanglots réprimés. Comme des perles de cristal, les larmes s'échappaient sur ses joues blanches. Elle pleurait en silence. Seule au monde, à l'écart du tumulte, elle souffrait dans un coin. Quelle était la raison de sa détresse ? Une déception sentimentale, peut-être la mort d'un parent, l'insupportable condition de l'existence ? J'ai voulu la consoler, lui dire qu'elle n'était pas seule, j'ai voulu la prendre dans mes bras, nous aurions pu pleurer ensemble comme de parfaits inconnus, j'aurais peut-être dû lui toucher l'épaule pour lui donner du courage... mais elle et sa douleur ont disparu à Denfert-Rochereau, entourées de personnes qui les ignoraient quelques moments avant.

*Je ne voudrais pas vivre dans un monde vidé*

*De tout sentiment religieux.*

*Je ne songe pas à la foi,*

*Mais à cette vibration intérieure,*

*Qui, indépendante de quelque croyance que ce soit,*

*Nous projette en Dieu,  
Et, quelques fois, au-dessus.*

Emil Cioran

Mes neurones se démenaient et j'avais l'impression qu'une gigantesque vis perforait mon lobe pariétal. Pour soulager la migraine, j'ai préparé dans ma gourde un cocktail de paracétamol, quelques gouttes de Bach et de valériane, pendant que je me dirigeais lentement vers la rue Émile Richard qui conduit à l'entrée adjacente du cimetière du quatorzième arrondissement. Mais je suis resté paralysé devant la porte d'entrée. Les platanes ombrageux avec leur feuillage mystique sifflaient des accords de musique celte. J'ai frissonné et ma vue s'est brouillée.

La vie était vraiment injuste ! Ce n'était pas moi qui aurais dû visiter la tombe du grand Cronopio, mais Ariel, un ami du ciné-club qui chaque soir, après les séances du comité de Cinéma, nous invitait à aller nous perdre sur les remparts de Cartagena de Indias, tout en nous récitant de mémoire des passages de Rayuela. Ariel nous laissait sourds d'une oreille et mettait l'autre en état de panique à force de nous parler tant et tant de Rayuela, de la Maga, de l'art d'aimer d'Oliveira. Il dissertait sur le symbolisme psychoanalytique du personnage de Rocamadour et l'importance des rues de Paris dans le puzzle de la vie.

Le dernier souvenir que je garde d'Ariel, c'est sa voix grave brisant le silence dans la chaleur suffocante d'un crépuscule après une longue discussion entre amis à l'angle de la rue de la Escollera. Avec les amis du ciné-club, nous étions arrivés à l'épuisement après avoir lu de la poésie borgne, une douzaine de bouteilles de vin rouge et de la marijuana fumigée au glyphosate. Au milieu des étoiles filantes, sur un ton cérémonial et l'émotion à fleur de peau, ses phonèmes émergèrent : « Tu me regardes, tu me regardes tout près, chaque fois plus près, et alors nous jouons au cyclope, nous nous regardons chaque fois de plus près et nos yeux s'agrandissent, s'approchent l'un de l'autre, se superposent et les cyclopes se regardent, leurs respirations confondues en une seule, les lèvres se trouvent et

luttent faiblement, en se mordant, en appuyant à peine la langue sur les dents jouant sur leurs contours où un air lourd va et vient avec un vieux parfum et un silence. Alors mes mains cherchent à s'enfoncer dans tes cheveux, caresser lentement la profondeur de tes cheveux pendant que nous nous embrassons comme si nous avions la bouche pleine de fleurs ou de poissons, de mouvements brusques, de fragrance obscure. Et si nous arrivons aux morsures, la douleur est douce, et si nous arrivons jusqu'à l'étouffement en une brève et terrible absorption simultanée de l'haleine, cette mort instantanée nous est belle. Il y a une seule salive et une seule saveur de fruit mûr et je te sens alors trembler contre moi comme une lune sur l'eau... », « chapitre VII – ajouta-t-il – page cinquante-trois ».

*Marcher dans Paris signifie avancer vers moi.*

Julio Cortázar<sup>1</sup>

Les premiers pas sur le boulevard du cimetière sont effacés de ma mémoire, je ne sais même plus si les êtres qui se déplaçaient entre les tombes, vêtus en costume d'autres époques, étaient réels. Mais pourtant une question commença à m'inquiéter : pourquoi devais-je venir à Montparnasse ? Malgré mon attachement à cet Argentin de génie, la lecture de ses contes et l'écoute des livres audio, je n'étais pas un spécialiste de son œuvre. Et je dois dire aussi que je ne voulais pas non plus imiter les pèlerins latino-américains qui viennent en toute sincérité dessiner des marelles<sup>2</sup> sur le marbre de sa pierre tombale.

C'est alors qu'un éclair de lucidité m'illumina. À côté de l'univers de Cortázar et de sa métaphysique imaginaire, j'aspirais – inconsciemment – à me confronter au mythe Cioran. L'écrivain de *L'inconvénient d'être né*, me fascinait et j'avais une théorie sur sa manie d'invoquer le suicide et de dénigrer l'existence de Dieu.

---

<sup>1</sup> <http://www.youtube.com/watch?v=JDfYG0BIsjA>

<sup>2</sup> *Marelle* est la traduction de *Rayuela*.

Pour quelqu'un comme Cioran, qui se disait agnostique, et doctrinairement proche de la philosophie de Schopenhauer, il me semble que tout ce qui avait existé avant ne fut que pose intellectuelle. D'ailleurs, sa vision pessimiste de la vie qu'il justifia dans son travail créatif<sup>3</sup> excluait la véritable joie. On en a d'ailleurs une preuve avec le fait que Simone Boué, sa compagne sentimentale pendant plus de cinquante ans, repose à ses côtés dans l'éternité de la mort.

Assumer une telle position c'est s'éloigner de la recherche de ce qu'il a appelé « l'aventure verticale », qui depuis *De larmes et de saints*, jusqu'aux innombrables après-midis de méditation sur l'herbe des cimetières, lui a inspiré la réalité du divin. Mais de cet artiste qui marchait tous les après-midis dans le jardin du Luxembourg à l'homme qui devait livrer devant une caméra son for intérieur, il y a un océan de différence : « Écrire c'est établir un dialogue avec Dieu, même si je ne suis pas croyant, je ne peux pas dire que je ne crois pas. Dans l'acte d'écrire, il y a une solitude qui rencontre une autre solitude, même si la solitude de Dieu est plus importante que celle de l'auteur. »

Toutes ces questions que Cioran se posait sur l'au-delà et un possible architecte cosmique prennent toute leur importance quand on se trouve au cimetière de Montparnasse. Sur quelques mètres carrés, on trouve : Charles Baudelaire, Julio Cortázar, Emil Cioran, Samuel Beckett, Joris Ivens, Henri Langlois, Jean-Paul Sartre, César Vallejo, Marguerite Duras, Eugène Ionesco, et des centaines d'autres personnages qui enrichissent la pensée humaine.

Mais que nous en reste-t-il ? Peut-être leurs cendres ? Ou simplement quelques noms gravés sur les tombes blanchâtres ?

Toute tentative de réponse est difficile. En citant le poème, *L'interrogeur*, je me pose des questions sur le néant qui nous meut... pourquoi face à la tombe de Cortázar et de Carol Dunlop, son *osita* (sa petite ourse), la température changea-t-elle ?

---

<sup>3</sup> *Le bonheur n'est pas fait pour les livres.*

Mon corps sentit une étincelle indescriptible. Comme un enfant, je me suis agenouillé pour disposer les textes et les messages que des admirateurs avaient laissés plusieurs jours avant, j'ai classé les tickets de métro, j'ai redonné des couleurs aux fleurs fanées, j'ai ouvert les livres de poésie, j'ai remis un bouchon sur une bouteille de cidre et l'esprit des lieux, comme l'aurait noté Lawrence Durrell, m'a conduit à l'infini.

